

Par le corps.
Par la bouche.
Par la main.

Le bruit de fond de son corps viendra encore fausser le chant.
Saloper l'élan.
Ce que sa bouche tentera d'exprimer,
ce que sa main cherchera à atteindre,
se heurtera à ce bourdonnement.

Il ne sortira pas de cette douleur.
Il l'apprivoisera.
Il la pliera.
Il l'assouplira.
Il fera avec.
Il fera en sorte.
Il l'utilisera.

D'abord pour lui.
Puis, sans y penser,
il contaminera les autres.
Eux aussi devront porter quelque chose d'insensé :
fuir ou retrouver,
aimer ou haïr,
chuter ou bâtir,
avant que le mystère ne referme la porte.

Et après tout cela —
après le film de la vie —
la pellicule s'accrochera,
et la bobine déroulera une suite sans titre,
sans témoins,
dans cette solitude d'avant le temps.
Celui qui ne commence pas.
Parce qu'il ne finit jamais.
Ni par le corps.
Ni par la parole.
Ni par l'esprit.

Et pourtant...
quelque chose veillera.
Sous les ruines.
Au fond du silence.
Une brèche.
Minuscule.
Persistante.

Ce ne sera pas la joie.
Ni la guérison.
Mais une clarté tiède.

Comme une lumière derrière les paupières fermées depuis trop longtemps.
Ce ne sera pas une sortie.
Mais un seuil.
Un soupir plus vaste que la douleur elle-même.

Un matin,
sans y penser,
il respirera un peu mieux.
Il écouterait un oiseau.
L'oiseau dira que tout a changé.
Il aimera quelqu'un.
Comme on aime une sensation,
un état d'âme,
un instant.
Pour rien.

Et ce rien suffira.
Le monde ne se redressera pas.
Mais il s'inclinera différemment.
Et lui avec.
Vers les autres.
Vers le vivant.
Vers ce qui, sans promettre,
réchauffera.

Pas pour guérir.
Mais pour être là.
Ensemble.
Un peu plus doux.
Un peu moins seuls.

Extrait de *Si la mer se meurt*, Frédéric Jean Gilles, les Cahiers de l'Égaré, 2025